

## LA CROIX DANS LE DESERT

(Traduit de l'anglais par C. A. Gouveau, A. B.)

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Près d'une tombe recouverte de gazon, un chef indien, morne et silencieux, était assis. Les angoisses avaient obscurci ses yeux qui ne pouvaient plus verser de pleurs ! telles deux sources tariées par les rayons d'un soleil brûlant. Ses bras étaient ployés sur sa poitrine, comme à la dernière heure, et son arc détendu gisait là-bas sur les remparts dont les ruines attestaient un vaillant combat. Sur cette tombe couverte de verdure et de boutons d'or, s'élevait une humble croix de bois. Elle apprenait à la nature, aux cèdres, aux pins du désert que là, sous cette terre, reposaient le cœur et l'espérance d'un homme ; elle semblait soulever de cette poussière une voix qui appelait à la prière.

A cette heure tout était tranquille ; les derniers rayons du soleil couchant se reflétaient mollement sur cette pierre humide. Dans le désert, cette plaine immense, cet océan de sable aux rivages presque infinis, un voyageur, fatigué, s'avance en chancelant. Lui aussi, il s'arrête avec respect auprès de ce tombeau, se demandant quelle pouvait être la cause de ce monument élevé entre les forêts vierges et les vagues brillantes des grands lacs. Alors, comme le vent qui agite le chêne aux rameaux flétris, ainsi les sons de sa voix réveillèrent le vieillard profondément endormi. Puis le chef sauvage, à la tête blanchissante, se levant tout à coup avec lenteur, dit au nouveau venu :

« Le soleil a plusieurs fois disparu par delà l'horizon depuis que je prêtais une oreille attentive aux paroles qui passèrent par-dessus ces ondes qui s'étendent devant nous. La voix de ces hommes de la prière qui rend les flots agités semblables au gazouillement du ruisseau, s'est éteinte depuis longtemps ; cependant lorsque je parcours la trace de leurs pas, les murmures de la forêt semblent m'apporter leur souvenir.

« Tu me demandes peut-être quelle est cette maison solitaire dans le lointain ? Dans ma folle vanité de jeunesse, je me comparais à l'aigle qui fend la nue lorsqu'il vint sur ces mers poussé par les vents de l'été. Il venait établir sa tente au milieu de nous, sur les bords verdoyants des grands lacs. La saison des fleurs a bien des fois embaumé les airs depuis cette heure où sa maison flottante apparut à nos regards étonnés. Il ne vint pas avec l'arc ni la lance du chasseur pour poursuivre sur nos vertes collines les daims aux pieds légers ; non pour ravager la splendeur ténébreuse de nos forêts dont il respectait les cèdres aux branches élevées jusqu'aux nues, comme il aurait respecté une meule de foin ; mais il vint ici pour y répandre la nouvelle des choses saintes, qui réjouissait nos âmes, comme une douce rosée sur une pauvre fleur flétrie au désert sous le souffle pestilentiel du sirocco. Les soupirs des cyprès ne nous diront-ils pas comment nous rencontrâmes cet homme à la figure pâle, moi et mes frères ! Mes frères ! ils ont quitté la terre ; ils sont allés entendre sa voix divine sous ces arbres aux feuilles rouges, qui semblent me renvoyer, dans leur triste murmure le son de cette voix éteinte.

« Il nous parla d'un être divi qui avait brisé les chaînes de la mort, et sa parole de feu embrassait nos cœurs dans notre poitrine ; il nous dit que par delà le tombeau, il y avait une terre immense dorée par un soleil toujours renouvelé, et qu'habitent nos aïeux. Puissent ils y vider à longs traits la coupe des douceurs ! Là, rien ne meurt ; là les yeux n'ont plus de larmes ; là, on ignore les adieux déchirants. Il venait pour nous conduire dans cette terre bénie. Mais le bonheur l'appelait : il ne pouvait rester plus longtemps au milieu de nous. Nous le vîmes s'affaiblir peu à peu comme une fleur flétrie.—Comme le cerf altéré, il soupirait après les eaux rafraîchissantes des régions célestes. Son œil brillait comme un rayon de soleil ; le temps avait respecté ses che-

veux qu'entourait une brillante clarté ; c'est pourquoi l'espérance agitait encore nos cœurs tremblants ; mais maintenant le lac semble couvert d'un voile sombre, car l'été est venu et il ne l'a pas trouvé au milieu de nous. Nous nous assemblâmes autour de lui à l'heure où les gouttes de la rosée du matin perlent sur les branches des arbres. Sa voix, d'abord forte et vibrante, s'affaiblit doucement comme les soupirs et les gémissements d'une mer, qui frappent mes oreilles dans le lointain.

« Pendant ce temps le désert soulevait des masses de poussière et de sable, comme si l'esprit du vent eut pris des forces. Alors des mots confus s'agitèrent sur la langue du visage pâle ; ses blanches paupières s'abaissaient et se relevaient convulsivement ; sa tête retomba en arrière et un sombre nuage couvrit son front penché vers la tombe. Tu n'ignores pas, sans doute, comment sont terribles les dernières convulsions du mourant s'attachant à la vie comme le naufragé à la planche de salut. C'en est assez ! Il tomba sur mon sein : l'ami qui nous aimait avait parcouru sa route ; fatigué, il était arrivé au port où il doit se reposer de ses longs travaux. Nous l'enterrâmes près du lac aux eaux tranquilles. C'est là, quand le soleil allait disparaître et que la brise du soir rafraîchissait les airs, c'est là qu'il avait coutume d'aller prier.

« Pour marquer le lieu où il repose, nous avons élevé cette croix, car sur cette croix, nous dit-il, son sauveur était mort. Maintenant il a sûrement atteint, au-dessus des monts et des vagues, cette terre parsemée de fleurs, dont le gazon verdoyant ne cache aucun tombeau. Mais le glaive de la douleur transperce mon âme. Je pleure sur la brillante renommée de mon peuple ; elle a fui les lieux où elle avait coutume de briller ; le sentier qui mène aux rivages les plus propices est connu des hommes, et notre langue est tombée, oubliée ; nous ne pouvons plus jeter sur le passé, qu'un regard de tristesse : notre gloire ne nous apparaît plus que comme ces songes brillants qu'on poursuit en vain au réveil.

Ainsi parla le vieux chef indien. Alors le voyageur, les yeux remplis de larmes, prit la parole et dit au vieillard : « Enfant du désert, ne perds pas le divin lambeau de l'espérance, quoique les heures illustres, éclatantes te semblent enfuies et que le sombre nuage de l'esclavage menace de s'appesantir sur ta nation ; les secrets de Dieu son inconnus aux mortels. Cependant là où la moisson a été déposée, des fruits rougissants ne tarderont pas à se faire voir. Espère, espère toujours ! Quand l'hiver a disparu les vertes feuilles ne naissent-elles pas soudain ? Après les mois sombres et silencieux, quand au froid a succédé la chaleur, les fruits ne sortent-ils pas de leur enveloppe ? Le chant des oiseaux ne réjouit-il pas la forêt ? Lorsque les froides chaînes qui retenaient les fleuves captifs se sont fondues sous les baisers du soleil, les eaux ne coulent-elles pas silencieuses entre leurs rives fleuries ? Ne va pas croire que les paroles de vie qui ont été semées ici ne laisseront après elles aucune trace, comme un songe qui fuit, comme l'oiseau qui fend l'air, comme le vaisseau qui sillonne la mer. Les ténèbres qui enveloppent les montagnes aux sommets altiers seront bientôt dissipées et l'aurore d'un beau jour de printemps se lèvera encore sur la race. Bientôt le désert, cette immense solitude, poussera des roses qui embaumeront les airs.

## LES SOUVENIRS D'UN AGENT D'ASSURANCE

Il y a bien quelque dix ans, si nos souvenirs sont exacts, nous nous trouvions à Bagnères-de-Luchon.

Nous avions pour voisins de table d'hôte, deux jeunes gens accompagnés d'un protecteur d'une amabilité charmante.

Il occupait une grande situation administrative, et était venu conduire aux eaux sa fille unique, orpheline de sa mère, morte

en lui donnant le jour : le jeune homme, secrétaire du papa, était le fiancé de la jeune fille.

A Luchon, nous faisons comme ailleurs, nous recommandions la pratique de nos institutions à tout voisin bienveillant de table d'hôte. C'est vous dire, que le jeune couple, placé sous l'aile tutélaire de son protecteur naturel, était journellement édifié sur les divers modes de fonctionnement que comporte l'Assurance-vie.

\* \*

Nous trouvions, à l'exposé de nos théories, une résistance très opiniâtre venant de la jeune fille.

Comme il est facile de le concevoir, l'âme si aimante et par suite, si nerveuse de la femme se prête difficilement à des combinaisons sombres. Il lui faut toujours le sommeil et, à quiconque vient lui parler de lendemains mortels non-seulement pour elle, mais encore pour les siens, elle répond par la protestation ou quelquefois par une moue dédaigneuse.

Nous avions donc en face de nous, sinon un ennemi, tout au moins un adversaire : et quel adversaire ! une femme !

Par un penchant tout naturel, le fiancé épousait la querelle de la fiancée. Puis, à côté, le père tempérait et adoucissait la résistance en homme sage et avisé, mais avec cette pointe de partialité que lui imposait fatalement le souci de ces deux êtres aimés.

Néanmoins, nous ne nous décourageâmes pas, et nous résolûmes d'utiliser cette tendresse paternelle en faveur même de nos desseins.

—Comment, dites-vous au futur grand père, vous êtes à la veille de marier votre fille avec un garçon qui n'apporte en dot que des qualités ? Vous êtes vous-même, dites-vous, sans fortune et vous le laisseriez sans ressources si vous mouriez demain ? Comment, alors, ne pas sauvegarder votre avenir en garantissant le leur ?

—Mais, comment cela demanderait-il ?

—Mon Dieu ! la chose est bien simple. Contractez une assurance de 100,000 fr. à terme fixe payable dans dix ans : vos moyens actuels vous permettent la chose.

Si vous veniez demain à mourir, ils n'auraient qu'à attendre dix années pour jouir de votre passager sacrifice. Et, si vous vivez à l'époque fixée, vous serez libre soit de les doter de cette somme, soit de la recueillir vous-même, en la faisant fructifier jusqu'au jour où ils en hériteront.

—L'idée me plaît, dit le père attendri, c'est chose faite, mais de grâce n'en parlons pas aux enfants. Telle fut sa réponse.

\* \*

Faut-il conter la suite ?

Quelque huit jours après, on rapportait à l'hôtel le cadavre ensanglanté du malheureux : une chute de cheval, au fond d'un ravin, et tout avait été dit. Et, lorsque nous eûmes le suprême devoir de remettre sa dépouille funèbre dans le fourgon qui devait rapatrier les restes du pauvre touriste dans son pays, nous eûmes la consolation de remplir envers les deux enfants, désolés et anxieux de l'avenir, un pieux devoir.

—Prenez ceci, leur dites-vous en remettant dans leurs mains le contrat d'assurance ; votre père avait fait son devoir, car votre avenir est désormais assuré.

## ARBRE VINDICATIF

L'Enterprise de Virginia. Nevada, dit qu'un gentleman de cette ville est propriétaire d'un arbre particulier, provenant d'une semence rapportée d'Australie. Sa croissance a été très rapide et, quoique n'ayant encore atteint qu'une faible partie de son développement, il a maintenant 8 pieds de haut. Il ressemble à l'acacia, et il a toute les qualités caractéristiques de la sensitive.

Chaque soir, au coucher du soleil, ses feuilles se replient et les extrémités des bourgeons s'enroulent. Si l'on touche un

bourgeon, les feuilles s'agitent et frémissent comme indignées pendant plus d'une minute après que l'attouchement a cessé. L'endroit où avait poussé cet arbre singulier était trop petit pour sa pleine croissance, le propriétaire a donné ordre de le transplanter dans un terrain plus favorable, et, après avoir bien expliqué les précautions à prendre, il est allé faire son tour habituel sur la plantation. De retour quelques heures plus tard, il a trouvé la maison sans dessus dessous et ses gens bouleversés comme en présence d'une catastrophe imprévue.

A ses demandes d'explication, on a répondu que, conformément à ses ordres, l'acacia australien avait été transplanté, mais que l'opération avait déplu à l'arbre et qu'il avait témoigné une grande colère. A peine enfoncé dans son nouveau trou, toutes ses feuilles se sont hérissées, menaçantes comme les défenses d'un porc-épic, et le tronc et les branches ont eu de véritables convulsions. En même temps, l'arbre irrité a répandu autour de lui une odeur écœurante, révoltante, semblable à celle émise par un serpent à sonnettes quand on le taquine. La maison entière en a été empestée, et il a fallu ouvrir portes et fenêtres pour échapper à la suffocation. L'accès de rage de l'arbre démenagé a duré plus d'une heure, et l'on ne sait où sa vengeance se serait arrêtée si le soleil ne s'était couché dans l'intervalle, ramenant l'heure où ce bizarre échantillon du règne végétal a coutume de se livrer au repos.

Il a lutté quelques instants, mais peu à peu il s'est assoupi, sa méchante humeur s'est calmée graduellement, les feuilles se sont repliées l'une après l'autre, les bourgeons se sont enroulés pour faire de la, les branches se sont immobilisées, et le tronc, suivant l'exemple général, a cessé à son tour de protester et d'infecter le voisinage. Quoique la scène de violence ne se soit pas répétée le lendemain, ce qui semble indiquer que l'arbre s'est résigné à sa nouvelle situation, il est devenu un objet de terreur pour tout le personnel de la plantation, et particulièrement pour les nègres, dans l'opinion desquels ce prétendu acacia est un être vivant et irascible, tenant plus de la nature du serpent que de celle de la généralité des arbres.

## L'ALCOOLISME AUX ETATS UNIS

Si vous voulez savoir les sacrifices que coûte l'alcoolisme à un grand pays, consultez la statistique publiée dans le *New Medical Journal*, par le docteur Marmot.

Il vous dira que, en dix années, l'alcool a imposé aux Etats-Unis une dépense directe de 600 millions de dollars, qu'il a causé une dépense indirecte de pareilles sommes, qu'il a détruit 300,000 existences, qu'il a fourni 400,000 orphelins aux asiles, qu'il a fait mettre en prison et dans les workhouses 158,000 individus, qu'il a déterminé 10,000 suicides, qu'il a causé par incendie ou violence la perte d'au moins dix millions de dollars, et qu'il a fait 200,000 veuves et un million d'orphelins.

Ce bilan se passe de commentaires.

**Un conseil.**—Moyen de nettoyer les horloges : Si votre horloge est décidément arrêtée, essayez ce qui suit avant de la porter chez un orfèvre quelconque : Otez les aiguilles et le cadran ; ôtez le balancier et le fil qui le soutient. Enlevez le crochet de la roue principale, de celle qui produit le tic-tac de l'horloge, et au même instant vous verrez celle-ci agir avec rapidité. Laissez-la faire. Son action vive et précipitée enlève toutes les saletés, toute la poussière, et l'horloge se nettoie elle-même. Alors, si vous avez de l'huile bien douce et bien pure, mettez-en un peu sur les essieux. Enfin, remplacez bien toutes les parties de l'horloge, et neuf fois sur dix elle fonctionnera d'une manière aussi juste que si elle eût été portée à la boutique de l'orfèvre. Voilà comment on sauve une piastre.